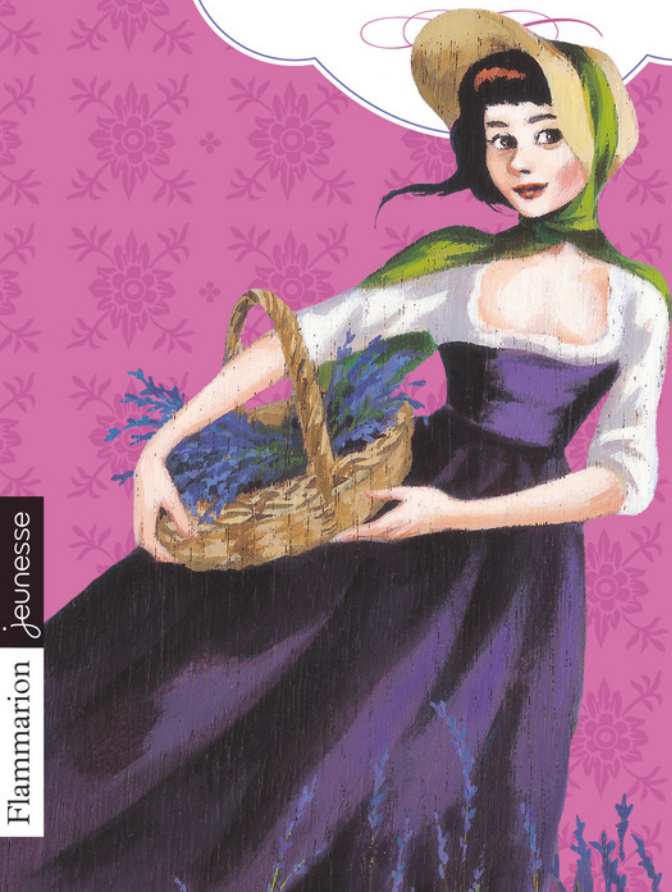


ANNE-MARIE
DESPLAT-DUC

LES
COLOMBES
DU
Roi-Soleil

JEANNE,
PARFUMEUR DU ROI



jeunesse

Flammarion

Retrouve toutes les aventures
de tes héroïnes préférées



LOUISE
LE SECRET
DE LOUISE



CHARLOTTE
CHARLOTTE
LA REBELLE



HORTENSE
LA PROMESSE
D'HORTENSE



ISABEAU
LE RÊVE
D'ISABEAU



ÉLÉONORE
ÉLÉONORE
ET L'ALCHIMISTE



HENRIETTE
UN CORSAIRE
NOMMÉ HENRIETTE



GERTRUDE
GERTRUDE ET LE
NOUVEAU MONDE



ADÉLAÏDE
ADÉLAÏDE
ET LE PRINCE NOIR



OLYMPE
OLYMPE
COMÉDIENNE



JEANNE
JEANNE,
PARFUMEUR DU ROI



VICTOIRE
VICTOIRE ET LA
PRINCESSE DE SAVOIE



LES
COLOMBES
DU
Roi-Soleil

élevées aux portes de Versailles,
rêvent d'amour et de liberté.

L'année de ses dix-sept ans, Jeanne, orpheline, doit retourner dans son sud natal, chez son oncle. Une grande passion l'anime alors: les plantes, les fleurs et les parfums. Mais comment imaginer qu'une demoiselle de qualité puisse un jour devenir parfumeur? Et quel mystère entoure sa naissance?



Les Colombes
du
Roi-Soleil

© Éditions Flammarion pour la présente édition, 2015
© Flammarion, 2012
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-4454-9

ANNE-MARIE DESPLAT-DUC

Les Colombes
Roi-du-Soleil

JEANNE, PARFUMEUR DU ROI



Flammarion

1^{re} partie

JEANNE DE MONTESQUIOU

CHAPITRE

1



Je m'appelle Jeanne de Montesquiou.
C'est le nom que je portais lorsque j'étais dans la Maison Royale d'éducation de Saint-Cyr. Ce n'est pas le mien.

Mais je ne vais pas commencer l'histoire de ma vie par la fin. J'ai déjà eu tant de mal à me retrouver dans l'imbroglio que l'on avait soigneusement tissé autour de moi ! Il m'a souventes fois semblé que l'on avait voulu me perdre, certaines personnes pour me sauver, d'autres pour me nuire...

Lorsque je suis arrivée à Saint-Cyr, j'étais une fillette de sept ans déjà fort perturbée par le décès de ses parents.

Mon père, mousquetaire, était mort au service du roi, l'année de mes trois ans.

Ma mère m'avait entourée de sa tendresse, mais j'avais surpris plusieurs discussions orageuses, et même des disputes avec le frère de mon père, qui souhaitait, d'après ce que j'ai compris, que ma mère quitte sa demeure et vienne vivre chez lui, du côté d'Auch.

— Je suis l'exécuteur testamentaire de mon frère, argumentait mon oncle, et vous devez vous mettre sous ma protection.

— Les gentilshommes de ma maison sont là pour me protéger. Je n'ai besoin de personne pour assurer l'éducation de ma fille ! affirmait ma mère.

— Vous ne pourrez pas l'élever seule !

— Ah, monsieur, je sais bien ce qui vous attire chez moi ! Mais tant que je serai vivante, je gèrerai au mieux mes affaires afin que Jeanne puisse, plus tard, faire un beau mariage !

Las, elle fut bientôt atteinte par la petite vérole et, pour me préserver, ma chère maman me confia au soin de notre seule famille : mon oncle et son épouse, Marie-Louise.

De la demeure où j'ai vu le jour, je n'ai qu'un vague souvenir... Je revois une pièce ronde à laquelle on accède par un étroit escalier. À travers les persiennes fermées, les rayons du soleil éclairent des murs garnis de tapisserie et de tableaux. Par la fenêtre entrouverte un crissement persistant se fait entendre. Mais c'est une vision si brève... Pourtant, avant de m'endormir, toutes les nuits je

me concentre pour que ce rêve, cette vision plutôt, vienne me visiter... mais ce bonheur se refuse à moi lorsque je l'appelle.

Je n'ai pas non plus un souvenir précis de ma mère. Seul me reste l'effluve d'un parfum à la violette mêlé à d'autres senteurs que je n'identifie pas.

Lorsque je l'ai quittée, je n'ai pas même pu l'embrasser par crainte de la contagion. Elle m'a crié à travers la porte de sa chambre :

— Je vous confie à votre tante. Soyez courageuse ! Je prierai pour votre bonheur, et vous, priez pour mon salut.

J'ai hurlé :

— Maman, ne me laissez pas !

— Ah, mon enfant, Dieu est parfois bien cruel. J'ai cru faire votre bonheur... et voilà que je faillis à ma mission...

J'avais fondu en larmes.

— Souvenez-vous que je vous aime !

— Oh, mère, moi aussi, je vous aime ! Je vais prier si fort que vous allez guérir.

Quelques heures plus tard, malgré mes pleurs et mes supplications, Viviane, la lingère, m'habilla. Henri, notre cocher, m'installa dans une calèche et nous partîmes vite.

J'eus l'impression abominable d'être chassée du paradis.

Je pleurai tout le long du chemin. J'ignore combien de lieues nous parcourûmes, mais le trajet me parut interminable jusqu'à la demeure de mon oncle.

La nuit était déjà tombée, lorsque la voiture s'arrêta enfin. Une femme, plus âgée que ma mère mais souriante, vint à ma rencontre. Elle ouvrit la portière et me tendit les bras. Je m'y laissai tomber. J'avais tant besoin de tendresse.

Elle m'emporta à l'intérieur en murmurant à mon oreille des mots de compassion. Elle sentait les fleurs de l'été.

Les événements et le trajet m'avaient si fort épuisée que je m'endormis immédiatement dans un lit moelleux, ma tante penchée au-dessus de moi.

Lorsque je m'éveillai, elle était toujours là, souriante :

— Vous voilà reposée, je vais vous apporter un bouillon chaud ! Vous devez avoir faim. Hier vous vous êtes couchée sans avoir mangé... et à votre âge, il faut manger pour bien grandir.

Je lui souris à mon tour.

Elle me laissa seule. J'examinai la pièce. Elle n'était meublée que d'un lit et d'un coffre. Aucun tableau, aucune tapisserie sur les murs, aucun tapis sur le sol. Je me levai et j'allai jusqu'à la fenêtre. Elle donnait sur un parc assez mal entretenu. Les arbres n'étaient point taillés, les allées n'étaient pas

ratissées, l'herbe, les ronces envahissaient ce qui autrefois avait dû être des plates-bandes. Rien à voir avec l'hôtel coquet de mes parents.

Lorsque j'entendis grincer le parquet, je regagnai vite ma couche.

Ma tante me donna le bouillon à la becquée comme on le fait pour un enfant malade. Elle ne me parla point de mes parents et je ne lui posai point de question. Il me parut que ma douleur serait moins pénible si je réussissais à l'étouffer dans le fond de mon cœur.

Ma tante m'entoura si bien de tendresse et de douceur que petit à petit ma peine s'atténa.

Je ne peux pas dire la même chose de mon oncle.

Il m'ignora. Pire, il m'évita.

Me revinrent à l'esprit les disputes surprises autrefois. Ma mère ne l'appréciait point, je décidai donc de ne pas être aimable envers lui.

Lorsque j'étais dans une pièce avec ma tante, il grommelait une phrase que je ne comprenais pas et aussitôt son épouse appelait Pierrette afin qu'elle me conduisît dans ma chambre.

— Soyez sage, me glissait-elle à l'oreille en m'embrassant furtivement.

Elle n'avait pas besoin de me le répéter. Je filais aussi discrètement que possible à l'étage en espérant ne point croiser mon oncle et je ne bougeais plus, paralysée par la peur.

Mon oncle ne m'aimait pas.

Pourquoi ? Je l'ignorais.

Peut-être considérait-il que je n'avais rien à faire dans sa maison. Peut-être ma présence lui rappelait-elle le décès de mon père, son frère trop tendrement chéri ? Peut-être jugeait-il que son épouse passait trop de temps avec moi et moins avec lui ?

Quelques semaines après mon arrivée, j'osai enfin demander :

— Avez-vous des nouvelles de maman ?

— Las, ma mie, Dieu l'a rappelée à lui.

Je fondis en larmes. Ma tante me serra contre elle et me câlina.

— Votre maman était mon amie. J'ai partagé les joies et les peines de sa vie. Sa plus grande joie avait été votre naissance après dix ans de mariage. J'étais trop loin d'elle pour l'assister lors de son accouchement, mais dès que vous êtes arrivée dans son foyer, elle m'en a informée afin que nous nous réjouissons ensemble. Elle vous avait tellement désirée.

Ma tante soupira, sécha mon visage et ajouta :

— Il faut vous montrer courageuse afin qu'elle soit fière de vous. Nous irons tantôt à l'église pour commander une messe pour le repos de son âme.

Mes larmes s'estompèrent dans la chaleur de ses bras.

— Votre oncle s'est occupé de tout. À présent, vous êtes notre fille. Vous ne manquerez de rien.

Le temps passa.

Je m'étais habituée à ma nouvelle existence. Peu à peu, ma tante était devenue ma seconde maman.

Elle prit plaisir, j'en suis certaine, à m'apprendre à lire, à compter, à broder et aussi à chanter des cantiques.

— Vous avez une voix juste et fort mélodieuse, me félicitait-elle.

Lorsqu'un colporteur se faisait annoncer, nous le recevions avec joie et ma tante m'encourageait à choisir un ruban, une dentelle ou une pièce d'étoffe dont elle discutait âprement le prix.

— Vous ne direz rien à votre oncle, me recommandait-elle, ce sera un secret entre vous et moi. Il n'aime point que je dépense l'argent en frivolités.

C'était une précision tout à fait inutile puisque mon oncle ne me parlait point.

Avec elle, j'allais à l'église du village assister à la messe ; c'était, à dire vrai, notre seule sortie. Nous quittions rarement l'enclos du parc. Mon plus grand plaisir était de confectionner des bouquets que ma tante m'apprenait à disposer dans un vase pour égayer la pièce où nous nous tenions. Dans les massifs de rosiers rongés par les mauvaises herbes,

je coupais des roses dont j'aimais la fragilité et les couleurs tendres, et parfois des lys dont le parfum m'entêtait.

Elle et moi étions devenues inséparables.

Peu de temps après mon arrivée, je l'avais questionnée :

— N'avez-vous point d'enfant, ma tante ?

— Nous avons deux garçons... Georges se destine au métier des armes. Nous espérons pouvoir bientôt lui offrir sa propre compagnie afin qu'il devienne capitaine au service du roi. Louis sera bientôt vicaire.

Elle avait soupiré avant de poursuivre :

— Notre petite Marie est morte des fièvres à l'âge de six ans.

Un voile de tristesse avait assombri son regard et je m'étais blottie contre elle pour la réconforter. J'avais compris alors son attachement pour moi. D'ailleurs, elle avait ajouté :

— C'est vous, Jeanne, qui êtes à présent le soleil de ma vie.

— Je ne vous quitterai jamais, ma tante, je vous aime trop !

Elle avait souri en m'enlaçant.

— Parfois l'on pense que l'on ne se relèvera jamais d'un drame... mais il faut faire confiance à la Providence... ainsi nos deux drames en se rencontrant ont fait naître un nouveau bonheur.

Chaque jour, nous devons remercier Dieu d'avoir uni nos destins.

Je lui avais posé un baiser sur la joue et lui avais assuré :

— Je n'y manque jamais.

CHAPITRE

2



J'allais sur mes sept ans. Ma tante était toujours aussi douce et prévenante envers moi et j'avais pris mon parti de l'indifférence de mon oncle.

Il m'arrivait de prendre mes repas avec eux. Mon oncle se tenait à une extrémité de la table, ma tante à l'autre avec moi assise près d'elle. La conversation se limitait à des banalités. Comme il sied à une enfant, je restais muette.

Il y avait peu de domestiques : Pierrette, la cuisinière qui faisait aussi office de femme de chambre, et Léon, le cocher qui était aussi homme à tout faire. Je me souvenais que, chez mes parents, de nombreuses personnes s'occupaient de la maison : cuisinières, marmitons, lavandières, jardiniers... Ici, ce n'était point le cas. La maison manquait de vie.

Ma tante ne recevait jamais personne. Elle était toujours vêtue d'une jupe et d'un bustier de soie grise sans aucun ornement : ni dentelle, ni broderie, ni bijoux.

Elle ne changeait de tenue que pour aller à l'église ou très rarement pour honorer l'invitation d'une dame vivant dans une demeure voisine. Là, elle déployait des trésors d'imagination pour agrémenter un bustier un peu défraîchi d'une dentelle récupérée sur le bas d'un jupon, à moins qu'elle n'ait passé elle-même des heures à broder un motif fleuri sur les manches ou à coudre une fanfreluche achetée en cachette sur le plastron.

— J'aime coudre et broder, m'assurait-elle l'aiguille à la main, et il n'y a rien de plus plaisant que de redonner de l'allure à une tenue un peu vieillissante. J'ai ainsi toujours l'impression de posséder un vêtement neuf !

J'admirais sa dextérité. Elle m'apprit ainsi à coudre des rubans sur ma jupe, des dentelles au bout de mes manches, à plisser l'étoffe d'un bustier, et j'étais fière de porter des habits que j'avais contribué à améliorer¹.

Mon oncle ne semblait pas s'apercevoir des modifications de nos tenues.

1. Améliorer.

Lui était toujours très bien vêtu : chemises neuves, cravates de dentelle, veste ou redingote renouvelées régulièrement.

Il quittait la maison le matin et ne revenait que dans la soirée. J'ignore quelles étaient ses activités. Ma tante n'en parlait jamais.

Georges arriva cet automne-là.

Ma tante me l'avait annoncé :

— Georges viendra pour la chasse. J'ai hâte de le revoir, car il y a plus de deux ans qu'il sert dans les armées et qu'il n'a point pu venir nous saluer.

Ma tante et moi étions occupées à la broderie lorsqu'il entra dans la chambre sans même avoir eu la politesse de frapper.

Ma tante se leva d'un bond, laissant choir son ouvrage.

— Georges, enfin ! s'écria-t-elle.

— Ah, la guerre est bien pénible quand on n'a pas les moyens de la faire faire aux autres ! répondit-il en s'inclinant sur la main qu'elle lui tendait.

Je le dévisageai. Il avait une taille élancée fort au-dessus du médiocre, un visage volontaire et des yeux noirs fort beaux.

— Père m'a dit que vous vous étiez prise d'affection pour cette fillette. J'espère que cela ne modifiera pas nos projets.

Il s'approcha de moi, me saisit la main pour m'obliger à quitter le ployant où j'étais assise. Ses yeux vifs firent l'inventaire de mon visage, insistèrent sur ma

gorge encore plate, sur ma taille prise dans une ceinture et sur mes hanches.

— D'ici cinq ou six ans, elle sera parfaite, surtout si vous réussissez à l'engraisser un peu.

— Georges ! gronda ma tante.

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

— Laissez-nous, mon enfant, nous avons à parler de sujets qui... qui ne vous concernent pas.

Je traversai la pièce en sentant le regard de Georges me transpercer.

Son séjour fut une épreuve.

Ma tante, habituellement si tendre avec moi, m'ignora. Toute son attention et ses cajoleries étaient pour son fils. Mon oncle plaisantait et discourait longuement avec lui dans le salon, puis tous deux partaient chevaucher ou chasser. Ma tante ne les quittait point, souriante elle aussi. Elle les suivait dans un petit attelage qu'elle menait seule ou s'asseyait dans son fauteuil pour suivre leur conversation.

Elle m'avait dit :

— Pendant le séjour de Georges, Pierrette s'occupera de vous.

J'eus l'atroce sentiment qu'elle me rejetait de sa vie. Sa véritable tendresse n'était que pour son fils, je n'étais, après tout, qu'une sorte de remplaçante en l'absence du fils chéri, un bouche-trou pour son cœur de mère.

Je détestai aussitôt le fils et la mère et je me persuadai que mon oncle, avec sa rudesse, était sans doute plus juste et plus vrai. Pas de fauxsemblant avec lui. Je lui étais indifférente en toutes circonstances.

Je passai donc dix jours enfermée dans ma chambre à pleurer, à tempêter, à supplier que la mort m'emporte pour retrouver mes parents, à maudire ma tante et son fils, à me cacher dans l'encoignure de la fenêtre pour les regarder quitter la maison, à guetter leur retour...

Pierrette me préparait, en cachette, des douceurs : massepains, confiture sèche, crème aux œufs, pâtisserie au miel pour tenter d'atténuer ma peine.

— Il faut manger, demoiselle, s'inquiétait-elle lorsque je repoussais les mets.

J'avais la gorge si nouée par le désespoir que, malgré ma gourmandise, je ne pouvais rien avaler.

— Madame vous aime, c'est certain, prétendit-elle en me tendant une poire confite, mais elle aime aussi son fils, et comme il ne restera pas longtemps, elle veut profiter de sa présence.

— En m'abandonnant ?

Elle soupira, reposa la poire dans sa soucoupe, se lécha le bout des doigts et m'expliqua :

— La position de Madame n'est pas simple. Je suis certaine qu'elle est malheureuse de vous laisser

de côté tous ces jours-ci... mais elle doit satisfaire aussi son époux qui... qui...

— ... qui ne m'aime point !

— Inutile de vous mentir, vous êtes assez fine mouche pour avoir jugé de la situation. Ce n'est pas qu'il ne vous aime pas... c'est que vous le gênez, en quelque sorte.

— Moi ? mais comment le gênerais-je, je disparaîrais dès qu'il entre dans une pièce et je ne pense pas que je lui coûte bien cher en nourriture et en vêtements !

— Ah, non, demoiselle... et heureusement... c'est qu'y a pas un sou de trop dans cette maison... Enfin, le décès de vos pauvres parents va probablement arranger les choses...

— Comment cela ? m'étonnai-je.

Pierrette s'éloigna un peu de moi et, se tapant le front du plat de la main, comme si elle voulait se punir, elle s'exclama :

— Grand Dieu ! Voilà que je sais plus tenir ma langue ! Oubliez ce que je viens de dire... Madame, qui est si bonne avec moi, n'aimerait pas que je colporte des ragots. Voici deux ans, lorsque tout le personnel du château a été renvoyé parce que Monsieur ne parvenait plus à payer nos gages, elle a tenu à ce que je reste à son service.

J'insistai pour en savoir plus, mais elle me répondit :

— Vous ne voudriez pas, demoiselle, que mon bavardage me coûte ma place, n'est-ce pas ? J'ai déjà bien trop causé.

Elle s'échappa vers la cuisine et je ne la revis point de la journée. Mais je ne cessai de ressasser l'information qu'elle m'avait donnée.

Ainsi donc, le décès de mes parents devait améliorer la situation de mon oncle et ma tante ? Je n'étais point trop versée dans ces questions-là. Mais, après tout, il me semblait logique que les biens de mes parents soient administrés par mon oncle, le frère unique de mon père et le seul qui se soit manifesté pour me porter secours en m'accueillant chez lui.

Le soir, pourtant, j'étais conviée au souper.

La première fois, je demandai à Pierrette de m'apprêter le mieux possible. Je choisis ma meilleure jupe et le bustier dont j'avais, peu de temps auparavant, agrémenté le décolleté de rubans bleus. Elle boucla mes cheveux au fer et y entrelaça des rubans.

— Vous êtes mignonne comme un cœur ! me complimenta-t-elle.

— C'est que je veux faire honneur à ma tante et peut-être, pour une fois, attirer l'attention de mon oncle.

Ce fut le cas et même au-delà de mes espérances. Ma tante me félicita :

— Vous êtes tout à fait charmante, Jeanne.

Mon oncle parut enfin me voir et m'accorda un souris. Georges ne me lâcha point du regard durant tout le repas, faisant des allusions peu discrètes à ma fraîcheur et au bonheur que je procurerais à mon futur époux.

— Oh, ce n'est pas aussi simple que cela et vous ne le savez que trop bien ! répondit mon oncle en s'essuyant le menton d'un revers du poignet, la faute en revient à votre mère.

Il se tourna vers son épouse et enchaîna :

— Ah, je vous maudis parfois d'avoir fait ce serment devant Dieu... et si je n'avais point peur de l'enfer, je...

Les yeux de ma tante s'agrandirent d'effroi. Elle reposa sa fourchette et se signa vite.

— Je vous en conjure, mon ami, ne parlons point de cela. Jeanne est encore tout innocente et...

Georges éclata de rire :

— Justement, les innocents sont faits pour être croqués par les loups ! Tout le monde vous le dira ! Et je préfère être dans le camp des forts que dans celui des faibles. Alors puisque l'occasion se présente d'être enfin avec les forts, il faut la saisir et je ne vous pardonnerais point de reculer.

— Vous pouvez compter sur moi, mon fils, conclut mon oncle.

Ma tante soupira, puis se tourna vers moi, et m'accordant un pâle souris, elle me dit :

— Ces conversations d'adultes sont ennuyeuses pour une enfant de votre âge, montez donc dans votre chambre, Pierrette vous apportera une sucrerie. Je viendrai vous embrasser lorsque vous serez endormie.

Je luttai contre le sommeil en attendant ma tante. Je finis par m'endormir, mais je suis certaine qu'elle ne vint pas.

Pendant les dix jours où Georges fut présent, je descendis tous les soirs assister au repas. Je ne m'apprêtais plus avec soin. Au contraire, je nouais simplement mes cheveux et je portais toujours la même jupe et le même bustier sur lequel j'avais décousu tous les rubans. J'espérais ainsi détourner de moi le regard insistant de Georges.

Par le fait, les jours passant, j'eus l'impression qu'il ne me voyait plus et j'en étais fort aise. La conversation roulait sur des sujets ennuyeux : la guerre, les récoltes et les commentaires de mon oncle sur les articles lus dans *La Gazette*.

Je me tenais droite et muette à côté de ma tante, les yeux baissés sur mon assiette par crainte de croiser le regard moqueur ou insistant de Georges.

La dernière bouchée avalée, ma tante me disait :

— Montez dans votre chambre, Jeanne, j'irai vous embrasser lorsque vous serez endormie.

Et tous les soirs je luttais pour garder les yeux ouverts, mais jamais je n'eus le bonheur de sentir son baiser sur ma joue.

Avant la venue de Georges, jamais elle ne manquait à cette douce habitude.

CHAPITRE

3



Lorsque Georges partit, ma tante m'appela pour que je lui fasse mes adieux.

J'avais entendu qu'il allait guerroyer dans le Brandebourg.

Ma tante était en larmes ; mon oncle, froid et impassible ; Georges, d'excellente humeur.

Ne sachant trop quelle attitude adopter, je lui fis une petite révérence en assurant :

— Que Dieu vous garde, mon cousin.

Son rire moqueur résonna dans la pièce (je détestais ce rire-là). Il se baissa, me souleva dans ses bras puissants, me serra contre lui à m'en faire mal, me claqua deux baisers sur les joues et me dit :

— Voilà vos premiers baisers en attendant mieux !

Il me posa, étourdie, sur le sol.

Il sortit de la maison. Ma tante et mon oncle l'accompagnèrent. Je restai un moment pétrifiée, puis je m'essuyai vigoureusement les joues du plat de la main et je grimpai deux à deux les degrés pour m'enfermer dans ma chambre.

Ma tante demeura trois jours dans l'affliction, mais je m'employai de mon mieux à la distraire. J'avais hâte que sa tendresse se manifeste à nouveau à mon égard. Le soir, alors que l'on me croyait endormie, j'apprenais des fables, de petits compliments que je lui récitais après dîner. Je demandais alors à Pierrette de me coiffer joliment, entrelaçant rubans, fleurs et feuillages dans mes cheveux, et j'exécutais pour ma tante quelques pas de danse. Puisque j'avais une jolie voix, je m'accompagnais d'une chanson que les paysans chantaient pour la fête des moissons. Je courais dans le parc lui cueillir les roses odorantes et fragiles d'un vieux rosier qu'elle affectionnait particulièrement. Un jour, je lui confectionnai même maladroitement un coussin de senteur. Elle les appréciait fort et en avait toujours un sur elle. J'avais déniché dans le fond du jardin un carré de plantes aromatiques dont j'ignorais le nom. Mais en écrasant leurs feuilles entre mes doigts, j'avais découvert leur pouvoir odoriférant. Il faut croire que je n'avais pas trop mal réussi le mélange, car ma tante me félicita :

— Je n'ai jamais rien senti de si agréable !

Petit à petit, ma tante recouvra le souris et recommença à me cajoler.

J'étais à nouveau sa fille, sa « mie adorée », sa « toute belle »... Les petits noms qu'elle s'amusa à me donner étaient de si douces caresses !

Je pensais que ce bonheur, à présent recouvré, allait durer toujours. Je n'avais plus peur de mon oncle. Certes, il était bourru, mais il ne m'avait jamais battue. Je me disais même que, à la longue, je l'amadouerais et qu'il finirait par m'aimer.

D'ailleurs, lorsqu'il entra dans la pièce où ma tante et moi brodions, lisions, jouions ou bavardions, je sortais sans précipitation, lui accordant même une petite révérence. Ensuite, je ne courais plus m'enfermer dans ma chambre, je retrouvais Pierrette en cuisine, j'explorais la demeure et même, parfois, j'écoutais leur conversation, blottie derrière la porte.

C'est ce qui se passa ce triste jour d'avril.

Le ciel était gris et bas. La pluie tombait depuis le matin, il y avait même eu quelques giboulées de grêle. Impossible de sortir dans le jardin.

Ma tante et moi étions devant lâtre où le feu avait été allumé pour chasser l'humidité. Elle venait de terminer la lecture d'une fable et m'encourageait à jouer la scène. Je faisais la Fourmi, elle était la Cigale... Et nous riions fort de nos imitations.

Avouer mes sentiments me gêna terriblement, mais si je ne voulais point que mes parents me promettent à un autre, je devais parler.

— Euh... Il se nomme Guilhem. Il travaille dans votre établissement tout en s'occupant également d'une plantation de roses de mai.

— J'ai visité récemment sa plantation, enchaîna Jean. Pour peu qu'on l'aide en réservant par avance sa production, il veut s'agrandir, acheter d'autres terres, planter rosiers et jasmins. Il est ambitieux et travailleur et il connaît les fleurs comme personne. À l'usine aussi, il me donne satisfaction. Il pourrait même devenir mon bras droit !

La tête me tourna devant ce bonheur que j'entrevois.

L'auteur

En un quart de siècle, **Anne-Marie Desplat-Duc** a publié une soixantaine de romans dont beaucoup ont été primés. Rien de surprenant quand on sait que sa passion est l'écriture et qu'elle y consacre tout son temps. Comme elle aime les enfants, c'est pour eux qu'elle écrit des histoires qui finissent bien.

Vous pouvez toutes les découvrir sur son site Internet : <http://a.desplatduc.free.fr>